



## Facettes

Aucun de ces enfants ne savait parler à un autre. Qui le leur aurait appris ? Pourtant, chacun l'espérant, le ruminant, tournait autour, en tâ-tait, jouait un rôle solitaire, souffrait, était nu, commençait de haïr. Chacun avait fui un milieu infirme où il avait été élevé à l'image des parents, dans le respect des dogmes préétablis et des contraintes, traumatisé par des interdits annihilant les pulsions, les sentiments, les sens. Ils se retrouvaient entre mutilés, ils bégayaient, ils boïtaient, aucune parole ne jaillissait

spontanément, aucun geste ne se faisait simplement : tout était effort et lutte pour essayer d'atteindre la surface, l'air qui donne la vie, la lumière qui éclaire et guide.

Quand les garçons, encore enfants, découvrent qu'ils sont plus enclins à l'introspection et à l'analyse de soi que les autres, ils s'écartent du groupe, se sentent incompris et s'éloignent si bien qu'ils commettent aisément l'erreur de se croire plus mûrs que les autres. Pour ma part, je me trompais : on met, en fait, très longtemps pour devenir jeune et l'adulte regrette de ne pas avoir pu jouir, son dû, de toute la naïveté de l'enfance et de l'adolescence.

Une aventure singulière, étrange, prégnante est arrivée, il y a quelques années. Elle m'a marqué faisant remonter de vieux souvenirs enfouis, des morceaux d'existence non vécue, des sentiments dissimulés.



Je me remémore ce petit nombre de mois de vie partagée où j'ai pu reconnaître la souffrance d'un autre, essayer de la déjouer, de la réduire. L'aider ! Pour essayer de le comprendre, de le sauver, mais aussi pour me mettre à jour.

Les échanges n'étaient pas simples. À chaque fois qu'un être humain est animé d'un désir, il éprouve la peur du risque ou de la nouveauté : s'engager sur un terrain inconnu est délicat et fait naître doutes et frayeurs cachés. S'il n'en était pas ainsi le sentiment du vrai désir n'existerait pas ! Il sous-entend le risque qui génère l'angoisse. L'impression en est d'autant plus forte lorsque nous sommes façonnés profondément par l'entourage : c'est ce qui marque notre enfance, pour la vie, organisant ou refoulant notre créativité, notre imaginaire et nos envies par l'imposition de modèles contraignants, culpabilisants.





Les enfants souffrent souvent de tristesse à cause de leur solitude et de leurs angoisses. Cela peut être dû à leurs propres fantasmes, ou à leur réelle douleur, d'abandons, de deuils, de privations, d'humiliations personnelles forgées par l'éducation et les chocs qu'ils subissent des autres. Se connaître, tôt ou tard, est difficile et ne peut que passer par le franchissement des chausse-trappes, la résolution des conflits et la mise à jour de son moi.

Lors de notre première rencontre, je m'étais rendu compte que nous étions différents mais que nous avions en commun d'être meurtris et seuls. Nos parcours nous avaient conduits pourtant dans ses sphères rationnelles proches : la science et, pour lui, la médecine. Nous doutions du monde, de ses réalités et ne savions pas très bien vers quoi, ou vers qui, nous diriger, la frayeur de nous tromper nous glaçant.



Pourtant, nous savions que lorsque l'homme est heureux, il est en harmonie avec lui-même et avec ceux qui l'entourent. Nous savions que cela se voit et que c'est un vrai bonheur. Mais force était de constater que nos mères nous avaient enfantés dans un monde désespérément cruel, pétri d'interdits, de valeurs désuètes. Il aurait mieux valu qu'elles ne l'eussent pas fait, que Dieu n'ait pas créé ce monde d'horreur et que le Sauveur ne se soit pas laissé clouer, pour lui, sur la croix. Tout cela dit, il faut cependant constater que nous ne pouvons pas grand-chose seulement en nous lamentant et que le salut ne vient qu'en faisant face et en contribuant à faire crouler les dictatures.

Notre rencontre avait permis de faire se connaître deux êtres qui cherchaient dans les mêmes directions, des directions inhabituelles, pour trouver la joie et la liberté mais qui n'étaient pas

faits pour se croiser. C'est parce que le monde est plein d'épouvante que nous cherchions sans cesse à consoler nos cœurs et à trouver le rare et le sublime. Le plaisir peut y conduire. Cependant, nous avons compris que la volupté permet d'oublier l'horreur, pour une heure, mais ne la fait pas disparaître.

Je me rappelle sa grande peur : perdre son identité auprès d'un ami. Il craignait de lui ressembler et de se faire phagocyter. Ce danger imaginé crée, pour bon nombre, une réaction d'inimitié destructrice délicate à dépasser. Longtemps, au cœur même de son besoin d'amour, il resta solitaire, sachant bien que sa vie ne lui appartiendrait vraiment que quand il s'appartiendrait à lui-même.

J'avais beau lui dire qu'il aurait le temps de s'habituer et que c'était lui-même que je prenais au sérieux : « Crois le bien ! Je tiens

compte de chaque intonation de ta voix, de chacun de tes gestes, de chacun de tes sourires et je tente de percevoir les profondeurs de ton âme. Mais tes excès, je ne les prends pas au sérieux. Je prends, en toi, au sérieux ce qui est essentiel et beau. Pourquoi voudrais-tu que ce soit justement à tes idées de destruction que je donne de la considération alors que tu as reçu tant d'autres dons ? »

Son mutisme m'effrayait, bien qu'il fût le résultat évident de ses terreurs passées. Il fallait qu'il en prenne conscience et les maîtrise pour que moi-même je puisse l'aider et qu'il me comprenne.

Chacun doit tuer son propre serpent, son souvenir de culpabilité ou d'animalité enfouie. Il est important de les anéantir soi-même sans que le verbe d'autrui ne nous persuade : c'est le début de toute sagesse, de toute créa-